LA FAMILIA

« Drame social fort tout autant qu'épuré, une claque ! » *aVoir-aLire.com*

« D'une précision et d'une générosité. Bouleversant. » *Bande à part*

« Quel brio ! » *Positif*

« Une réalisation stylisée et un travail pertinent. » *Les Fiches du Cinéma*

« Poignan, un très beau film. » *Première*

« Sans concession. » *Télérama*

« Des images autres que celles colportées par les médias. » *Les Cahiers du Cinéma*

« Une grande véracité dans leur interprétation ! » *Critique-Film*

« Un film tout en immersion, passionnant, et digne. » *Culturopoing*

« La Familia nous touche par sa simplicité et l'innoncence
qui émane du jeune garçon. » *CinémaRadio*

« Une oeuvre coup de poing portée par de fabuleux comédiens. » *ModoCiné*

« Une chronique âpre et oppressante,
qui se tient au seuil du romanesque. » *Le Monde*

« Avec justesse, la performance des deux protagonistes
est au rendez-vous. » *Espaces Latinos*

« Ce film nous plonge dans la réalité miséreuse et la société à deux vitesses
du pays de Maduro avec urgence et intensité. » *Le Nouvel Obs*

« La Familia a l'avantage de montrer la misère et la violence
dans les cités de Caracas. » *Le Canard Enchaîné*

« D'une maîtrise remarquable. » *Jeune cinéma*

« Ce film brosse un portrait magistral de Caracas
et aussi très justement la construction d'une relation père-fils. » *Vocable*

« Ce film nous attrape par la peau du cou ! » *Avant-Scène cinéma*

« On aime passionnément : La Familia. Vive la famille ! » *L'Est Républicain*

Le cinéma d'hier et d'aujourd'hui
À VOIR À LIRE
AVOIR-ALIRE.COM

LA FAMILIA

Drame social fort tout autant qu'épuré, ce premier long métrage évite tous les pièges inhérents à son sujet et révèle un auteur à suivre.

Une claque ! Le premier long métrage de Gustavo Rondón Córdova est une réussite incontestable. Et on peut être étonné d'avoir attendu près de deux ans une distribution en salles alors qu'il avait été bien accueilli à la Semaine de la Critique en 2017. Diplômé en communication de l'Université centrale de Venezuela, le cinéaste a poursuivi une formation à l'Académie du film de Prague. En 2012, son court métrage Nostalgia fut accepté au Festival de Berlin. Au vu du synopsis de La Familia, on pouvait être dubitatif quant à la capacité d'un premier film à renouveler les codes du drame social axé sur l'enfance, tant le cinéma nous a proposés des œuvres de haut niveau autour de cette thématique, du néoréaliste Voleur de bicyclette de Vittorio De Sica à La Promesse des Dardenne, en passant par Los Olvidados de Luis Buñuel ou Kes de Ken Loach. Loin du ton larmoyant et moralisateur du récent Capharnaüm de Nadine Labaki, Gustavo Rondón Córdova opte pour la sobriété même si son regard est sans concessions sur le quotidien terrible d'enfants plus ou moins livrés à eux-mêmes dans les quartiers déshérités de Caracas.

La caméra à l'épaule du cinéaste s'attarde sur les activités de ces gosses dont même les jeux sont influencés par les déviances de leurs aînés : machisme ambiant, culte du révolver et de l'agression physique autant que verbale. La description de la violence enfantine n'est certes pas aussi radicale que dans Pixote, la loi du plus faible de Hector Babenco ou La Cité de Dieu de Fernando Meirelles : Rondón Córdova refuse tout sensationnalisme et choisit le hors-champ lorsqu'un coup de bouteille est asséné à l'un des personnages. Cela n'en rend pas moins effrayante la vision de l'engrenage de la malveillance qu'il met en évidence. La seconde partie du métrage, qui montre la fuite d'un père voulant protéger un fils dont il peine pourtant à comprendre le comportement, mène la narration dans une autre direction, en se focalisant sur le déterminisme qui touche aussi les adultes : petits boulots précaires dans des villas de la classe moyenne supérieure, travail au noir dans la restauration, trafic d'alcool… Mais là encore, le cinéaste ne grossit pas le trait et n'a recours à aucun artifice de scénario, la limpidité et l'épure de son dispositif suffisant à capter l'attention.

Quant à la relation père-fils, traitée sans pathos ni ficelles mélodramatiques, elle s'avère l'une des plus subtiles traitées au grand écran, les non-dits ou les contrechamps suffisant à traduire l'évolution de leurs rapports. « J'ai toujours traité, dans mes films, des relations familiales et des conflits qui se jouent dans la sphère intime. Je voulais faire un film réaliste sur mon pays et exprimer ce que je ressens aujourd'hui par rapport à lui : un mélange d'attraction et de rejet. J'ai grandi à Caracas et à un moment donné, la ville est devenue très dangereuse, glauque et coupée du monde. On s'y entretuait et c'est alors que nous avons commencé à nous cloîtrer chez nous », a déclaré Gustavo Rondón Córdova. Sans être ouvertement autobiographique, le métrage a donc été nourri par l'expérience et les souvenirs du réalisateur, ce qui renforce l'authenticité et l'efficacité de son premier film. Il faut enfin souligner la qualité de la direction d'acteurs : le jeune Reggie Reyes est surprenant et évite le surjeu des enfants comédiens. Giovanni García dont c'est le deuxième grand rôle à l'écran est lui aussi d'une grande justesse dans la peau de ce père maladroit, dépassé par les événements mais intransigeant dans ses choix.

Gérard Crespo

LA FAMILIA

Ce premier long-métrage vénézuélien gagne enfin les salles de l'Hexagone !
Gustavo Rondón Córdova y filme avec précision et générosité un duo père-fils pris dans les mailles d'une réalité déshumanisante. L'amour tente de déjouer la fatalité. Bouleversant.
L'urgence mène La familia. Urgence de fuir. Urgence de survivre. Urgence de recréer du lien. Le Venezuela est un pays secoué de tremblements douloureux depuis des années. Aujourd'hui plus que jamais. Ce premier long-métrage en est l'un des reflets. La force du film réside à la fois dans le miroir qu'il tend au réel et dans la réussite d'une fiction prenante et universelle. Une alliance bénéfique pour mieux happer le spectateur. Le drame arrive dès le début et la pression ne lâche plus. Comme dans un polar tendu sur le fil ombilical fragile qui lie André et Pedro, l'aîné et le cadet, le grand et le petit, le père et le fils. Abyssal, de grandir et de devenir un homme, quand on a douze ans, dans une société où la violence dicte comportements et réactions, et où tout manque cruellement. La mère a déjà disparu de ce foyer réduit au duo. « La famille », c'est donc une alliance renforcée par un coup tragique du destin, que Córdova capte avec une énergie rare, une image rude et aimante à la fois, en collant aux basques de deux acteurs intenses. L'un, professionnel et aguerri aux planches : Giovanny Garcia, déjà vu dans le premier long El amparo de Rober Calzadilla, dont Córdova était monteur. L'autre, casté dans la rue en train de jouer au foot : Reggie Reyes. La symbiose fonctionne, dans un traitement du quotidien, du travail, du mouvement, de chantier de maison privilégiée en bitume où tout peut arriver. C'est Caracas qui s'invite comme personnage à part entière, urbanité qui transpire même dans les gros plans. Un décor qui regorge de pièges, mais où chacun doit trouver un nid.
Comme le précité El amparo, et comme La soledad de Jorge Thielen Armand, tous deux dévoilés en 2016 et inédits dans les salles françaises, La familia témoigne de la créativité du nouveau cinéma vénézuélien, et de la nécessité de se raconter grâce au grand écran. D'après des faits réels, puisé dans le vécu de ses compatriotes, ou brillamment inventé, ce champ des possibles vibre et bouleverse. Avec, toujours, la croyance profonde dans l'humanité pour renouer avec elle-même, là où tout semble joué d'avance. Córdova atteint aussi sa cible en parcourant le monde des festivals depuis sa présentation à la Semaine de la Critique cannoise en 2017. Aujourd'hui, l'aventure gagne des écrans ouverts au public. Il était temps !

Olivier Pélisson

POSITIF
ÉDITÉ PAR INSTITUT LUMIÈRE | *ACTES SUD*

LA FAMILIA

Quel brio !

Le film commence par un jeu de balle, entre enfants si l'on se réfère aux héros du néoréalisme italien, entre préados si l'on évoque Le Gamin au vélo des frères Dardenne. Mais ici, la rapidité et la violence des gestes n'ont rien d'enfantin. On retrouve le petit groupe sur une terrasse, simulant le tir d'armes qu'ils n'ont pas encore. De là, on découvre la ville de Caracas, toute en déclivités ; suivront des séquences dans des tunnels, ou même dans l'ascenseur de l'immeuble où habite Pedro. En dehors de ce personnage de la métropole vénézuélienne, la seule figure maternelle du film, pourtant intitulé La familia, est la mère de l'ami de Pedro chez qui on voit les deux garçons, enfantins cette fois-ci, absorbés par un jeu vidéo dont la violence virtuelle dépasse sans doute celle du jeu de balle qu'ils pratiquaient au début du film. Mais c'est la pire violence, celle exercée entre pairs, qui va accélérer le rythme déjà soutenu du film et mettre en scène l'intervention du père de Pedro. Une trace de sang sur des tennis, nettoyée fébrilement en sortant de l'ascenseur, donne le ton de la gravité et de l'urgence de la fuite. Les séquences dans la maison en chantier illustrent avec brio comment le père va se retrouver avec un apprenti rebelle qui est aussi un fils à protéger malgré lui. Comme en écho à la tache de sang, les seules scènes apaisantes auront un lien avec la notion de propreté : c'est la nuit sur le matelas neuf, bruissant de son enveloppe de plastique, c'est surtout le jacuzzi où le père et le fils se retrouvent enfin, corps et esprit au repos pour la première fois. Et avant un dénouement presque optimiste, car ouvert à toutes les reconstructions - au sens propre - il y aura à nouveau la fuite, de la ville à la campagne cette fois-ci, après que Pedro a violemment pris conscience de la gravité et des conséquences indélébiles de son acte.

Philippe Niel

LA FAMILIA

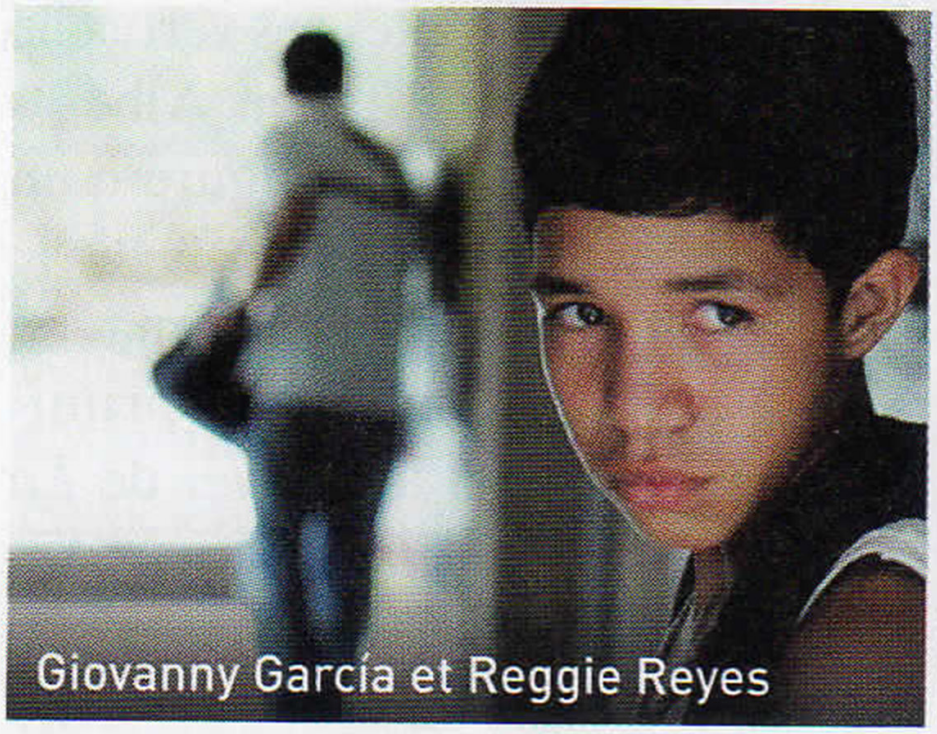
Une réalisation stylisée et un travail pertinent sur le son.
Avec en arrière-plan un tableau social à la touche impressionniste, ce film narre un drame père-fils très tendu. L'évolution d'un jeune garçon presque sauvage est dépeinte avec subtilité, renforcée par une réalisation stylisée et un travail pertinent sur le son. Pauvreté et crise familiale : nombreux sont les films à s'assigner un tel programme. Par bonheur, La Familia fait preuve d'une ce taine subtilité pour illustrer une réalité brutale, en se focalisant avant toute chose sur une relation père-fils. La mise en scène du cinéaste vénézuélien Gustavo Rondón Córdova permet de porter efficacement ce thème, notamment en privilégiant les plans rapprochés. L'attention portée aux visages des deux personnages principaux se révèle ainsi bien plus éloquente que les paroles échangées : si la mise au point se concentre sur eux, c'est afin de nous donner à voir leurs sentiments. Pas d'événement dramatique ici - à l'exception de la tragédie qui ouvre la voie au récit -, mais la chronique d'un lien père-fils qui, par de subtils changements et de légers déplacements dans les comportements, se reconstruit doucement. En revanche, et bien que les personnages n'aient de cesse d'aller d'un quartier à un autre de la banlieue de Caracas, il est difficile d'en observer les ternes paysages urbains. La zone de netteté, strictement limitée aux personnages, rend l'arrière-plan flou - cet environnement, on le devine, est pourtant déterminant. Heureusement, le travail sur le son, dense, bruissant de détails, nous donne à entendre ce qui ne peut être vu - une forme de description sociale. Si le film n'est pas violent, il suppose une tension qui, dès lors que le père et le fils prennent la fuite, monte d'un cran. Mais on l'aura compris : il était davantage question d'une relation père-fils que d'une chronique des banlieues pauvres de Caracas

K.M.

PREMIERE

LA FAMILIA

10.04 | ★★★



Giovanny García et Reggie Reyes

© TAMASA DISTRIBUTION

À force de jouer avec le feu dans les rues agitées de Caracas, un ado de 12 ans a fini par s'y brûler. Un mot de trop, un geste malvenu et le voilà qui blesse gravement un garçon d'une favela proche. Une agression appelée à ne pas rester impunie et qui pousse son père à l'exfiltrer du quartier pour échapper à cette vengeance. *La Familia* raconte le face-à-face orageux de ce père tentant de canaliser son fils qui le méprise pour sa propension à toujours s'écraser pour sauver leur peau. Rondón Córdova réussit à distiller une tension permanente dans cette course contre la mort, finement parsemée d'envoûtantes scènes contemplatives. Poignant mais jamais larmoyant, et fuyant toute esthétisation de la misère, ce thriller social est surtout un très beau film sur les liens du sang, sur le rapprochement a priori impossible entre ces deux caractères aux antipodes. ◆ TC

Télérama

LA FAMILIA

LA FAMILIA
GUSTAVO RONDÓN CÓRDOVA

La banlieue de Caracas, ses enfants livrés à eux-mêmes et à la violence, entre deux jeux de balle. Quand Pedro, 12 ans, blesse à mort un gamin des favelas venu le dépouiller, Andrés, son père, le force à fuir avec lui. Mais comment sauver son enfant quand il se prend pour un petit caïd ?

Tout va vite – la scène de l'agression est particulièrement prenante – et tout s'abreuve à la veine réaliste dans ce film sur un rapport filial abrupt et mutique dans un contexte qui condamne dès la naissance. De logements de fortune en chantiers au noir, de semblant de répit en humiliations, un lien ténu se nouera entre Pedro et Andrés, autour de la peur et de la sueur communes. Un peu expéditif, hélas, mais sans concession.

– ***Guillemette Odicino***

| Venezuela-Chili (1h22) | Avec Giovanny García, Reggie Reyes, Kirvin Barrios.

CRITIQUE FILM FR

LA FAMILIA

Une grande véracité dans leur interprétation.
Devenir un véritable père : Les 10 premières minutes de La familia ? Du déjà vu, à plusieurs reprises, et, en plus, du déjà vu qu'on a tendance à repousser : des gamins de 10 -13 ans qui, tout en jouant au base-ball avec des capsules de bière, s'invectivent, se lancent à la figure des insultes sexistes (« fillette ! ») et homophobes (« pédé ! »). Sommes nous en route pour un énième film sur une bande de jeunes mal dans leur peau et qui cherchent à reproduire les pires travers des adultes de leur entourage ? Des adultes dont on voit par ailleurs qu'ils se comportent de façon très lourde (pour ne pas dire plus !) avec les femmes. Eh bien non ! Heureusement (si l'on peut dire !), très vite, Pedro, le jeune héros du film, âgé d'une douzaine d'années, poignarde mortellement un gamin des favélas qui cherchait à lui voler son portable et le film bifurque vers une toute autre direction : Andrés, le père de Pedro, comprend vite que, pour son fils, le risque d'être l'objet d'une vengeance est très grand et qu'il est hautement souhaitable de le soustraire à la rue de Caracas. Ce père, le plus souvent pris par des petits boulots quand ce n'est pas par ses liaisons avec une ou deux maitresses, ne s'était manifestement jamais réellement occupé de son fils mais là, les circonstances le poussent à introduire Pedro dans son univers quotidien et, ce faisant, à commencer à faire son éducation. Une éducation qui vise avant tout à éloigner Pedro des groupes corrompus ou criminels et à rechercher une forme de rédemption par le travail.
Père et fils dans un pays difficile : La voie vers laquelle s'oriente le film au bout d'une dizaine de minutes s'avère beaucoup plus intéressante que ce que le début du film semblait annoncer : non seulement, il y a ce rapport entre un père et un fils qui s'établit alors que, jusque là, ils se connaissaient très mal, mais il y a aussi, tout ce que le film nous montre concernant un pays, le Venezuela, souvent présent dans les médias mais qui, à part Pelo Malo, désigné meilleur film au Festival de San Sebastien 2013, et Les amants de Caracas, Lion d'or à la Mostra de Venise 2015, a rarement eu les honneurs du grand écran ces dernières années : les petits boulots qu'effectue Andrés, la peinture des relations entre les différentes couches sociales, l'insécurité, les divers trafics et la corruption qui gangrènent le pays et que, malheureusement, la révolution bolivarienne initiée par Hugo Chávez n'a, semble-t-il, pas réussi à éliminer.
Entre les Dardenne et Ken Loach : A l'instar de Il figlio Manuel, film italien sorti il y a plusieurs mois, La familia se situe quelque part entre le néoréalisme italien, le cinéma des frères Dardenne et celui de Ken Loach. Si les comédiens nous sont vraiment inconnus (tout en étant d'une grande véracité dans leur interprétation !), il n'en est pas de même du Directeur de la photographie, Luis Armando Arteaga, présent derrière la caméra sur de nombreux films français et Directeur de la photographie sur Ixcanul, le film guatémaltèque de Jayro Bustamante, sorti il y a 3 ans.
Chose rare, de visionner un film qui montre sans manichéisme un pan de la situation qui régnait au Venezuela il y a 2 ou 3 ans et qui n'a probablement guère changé depuis.

LA FAMILIA

Un film tout en immersion, passionnant, et digne.
C'est quoi la famille?
Ici elle se réduit à peau de chagrin, à un père et à son fils, relation sanguine et conflictuelle qui détermine tout l'enjeu de ce film âpre et sobre, permettant de découvrir un cinéaste, Gustavo Rondón Córdova, dont c'est le troisième long métrage.
Le début évoque furieusement le merveilleux film de Luis Buñuel, Los Olivados. Le cinéaste braque sa caméra dans les rues mal famées et chaotiques de la banlieue de Caracas. Il filme sans fioritures et démagogie l'errance d'une bande de pré ado livrés à eux mêmes, et s'attarde sur l'un deux,Pedro, petite frappe de 12 ans au regard délinquant en herbe dur, fermé, connaissant davantage les lieux de perdition que les bancs de l'école. Une virée nocturne en boite de nuit, suivie d'une partie de jeux vidéos pourraient laisser craindre le pire, soit le portrait consensuel d'une jeunesse à l'abandon dans une ville gangrenée par la misère et le crime organisé.
Le père de Pedro, Andrès, apparaît sous le regard de son fils qui l'observe,mutique. En deux plans, le réalisateur capte l'incommunicabilité prégnante qui se cristallise autour de ces deux figures classiques du cinéma. Un père distant mais présent qui se tue au travail, cumulant les petits boulots ingrats pour s'en sortir sous le regard parfois cruel de son fils qui rêve certainement d'un avenir meilleur.
Et puis le drame surgit. Un garçon du quartier menace Pedro et sa bande avec un flingue. La séquence, tendue, est remarquablement filmée, caméra au poing,avec une énergie salvatrice et doublée d'une absence de complaisance. Plutôt que de montrer l'irréparable, Gustavo Rondón Córdova mise sur la sobriété, le refus du spectaculaire, en filmant hors-champ la violence, ne montrant pas le moment où Pedro plante un bout de verre dans le ventre du garçon.Ce dernier déambule dans a rue rencontrant alors Andrès désemparé, tentant alors de l'aider jusqu'à l'instant fatidique où il voir arriver son fils ensanglanté: il comprend dès lors la portée de la situation.
Pour sauver leur peau d'une vendetta, le père et le garçon prennent la fuite, et se cachent là où ils peuvent être accueilli.
Toute cette longue introduction, immersive et passionnante, résulte d'un impressionnant sens du découpage et de l'ellipse, de la narration allant à l'essentiel, maîtrise du style caméra à l'épaule saisissant l'urgence, refus de la musique. Il est dommage que le film ne poursuive pas cette voie, lui imprimant une authenticité proche du documentaire dans ce qu'il a de plus noble,baignant dans une lumière vive et crue. Après cette entrée en matière estomaquante, le film va emprunter une voie plus prosaïque vers un scénario à l'écriture ténue et classique, invoquant davantage de fiction mais aussi de conventions.
Les rapports conflictuels entre père et fils vont forcément, petit à petit se résorber, ils vont apprendre à se connaitre. Cette dimension plus consensuelle évite néanmoins le sentimentalisme, La familia restant digne, ne s'enlisant pas dans des situations psychologiques et démonstratives. Les dialogues s'en tiennent à leur caractère informatif. Les personnages existent à l'écran par leur présence animale, très physique, toujours sur le qui-vive,apportant beaucoup de crédibilité à ce drame social. Leurs affrontements sont comme des uppercut entre leurs brefs échanges verbaux très crus et leur manière de se dévisager comme des inconnus.
La familia dresse aussi en filigrane le portrait convaincant d'un système paranoïaque, bâti sur la répression individuelle, où tout un chacun se méfie de son voisin, où personne ne tend plus la main à l'autre. Le réalisateur filme une déshumanisation, une désolidarisation des pauvres entre eux. Dans une métropole où la violence est devenue quotidienne, où la peur est normalisée, banalisée,considérée comme une émotion inhérente à la nature humaine et surtout comme constamment présente. En dépit de quelques facilités narratives, ce road movie instable émeut, récit d'une fuite permanente mais aussi du rapprochement entre deux êtres.
La rigueur de la mise en scène, derrière l'apparente facilité d'un naturalisme hérité du formidable Pixote d'Hector Babenco, doit beaucoup à la réussite de ce petit film modeste et sans concessions.

Emmanuel Le Gagne

LA FAMILIA

LA FAMILIA… un regard sur le cinéma vénézuélien.
La Familia, film vénézuélien de Gustavo Rondón Córdova est un drame qui voit un père et son fils, confrontés tous deux à la violence quotidienne, se rapprocher lorsque le destin les frappe.
D'images de garçons (assez jeunes) jouant parfois violemment, à ces présences d'adultes aussi inexistants pour la plupart qu'à peine esquissés ; puis en passant par cette dénonciation de cette violence quotidienne qui ne connait pas d'âge, le réalisateur brosse un portrait sombre et sans concession de son pays et de sa capitale Caracas. Lorsque l'on connait les problèmes que rencontre le pays, cette œuvre est un témoignage de plus pour dénoncer la corruption, le manque d'aide, la dérive au sein de laquelle sombre la société, ceci n'épargnant nullement les enfants.
Bien sûr, on se rend bien compte que le film n'offre pas l'esthétique habituelle à laquelle nous sommes habitués, le cadre est court, l'usage des plans moyens est quasi permanent (hormis quelques rares plans larges), la photographie est claire (lumineuse au sens large), mais peu recherchée et la bande son est dédiée aux sons d'ambiance, la musique étant inexistante. Ceci vous l'aurez compris privilégie le caractère presque clinique de la mise en scène et du jeu des acteurs.
Si le film n'est pas novateur au sens stricte du terme ; le sujet des favelas et de la pauvreté, ou des conditions extrêmes qui poussent nombres de gens dans la violence, ou bien encore la lutte des classes ou la corruption, a souvent été évoqué ; il nous touche de par sa simplicité et l'innocence qui émane du jeune garçon, criminel malgré lui. C'est sans doute ici que se trouve la grande force du métrage ; observer les acteurs, les laisser s'exprimer simplement, naturellement. Si nous sommes loin de l'actor Studio et d'un cinéma à l'américaine ou à l'européenne, nous sommes aussi étonnamment plus proche d'une expression formelle, sans ambiguïté, donnant toute sa place aux sentiments.
La Familia est une co-production Vénézuéla-Chili-Norvège, avec Giovanny Garcia, Reggie Reyes dans les rôles titres.

Sylvain Ménard

Modociné

LA FAMILIA

Un premier long-métrage prometteur.
Applaudi à la Semaine de la Critique il y a deux ans, La Familia a mis du temps à sortir chez nous en raison de la faillite du distributeur qui devait s'en charger. Grâce à un nouveau partenaire de distribution, le film pointe le bout de son nez en décalé, mais on ne va pas se plaindre de pouvoir découvrir ce premier long-métrage du vénézuélien Gustavo Rondón Córdova, nouveau venu sur la scène cinématographique sud-américaine dont on sera probablement amené à reparler. Car si La Familia n'est pas exempt de tout reproche, Córdova prouve qu'il est un auteur à suivre, qu'il a des choses et qu'il sait les dire avec la manière.
On parle souvent de la violence qui règne dans les quartiers déshérités du Brésil ou du Mexique et qui gangrène les enfances de tout un tas de gamin errant dans les rues en absorbant ce langage comme un style de vie. Le cinéma s'en est souvent fait l'écho, ne serait-ce qu'avec le culte La Cité de Dieu et tous ses rejetons. Córdova met en lumière cette même problématique mais dans son Venezuela natal, plus particulièrement dans les bas-fonds de Caracas qui jouxtent les favelas. Dans La Familia, c'est justement l'embrouille entre deux gosses qui va être le déclencheur du drame social que nous propose le cinéaste. Lors d'une petite bagarre et parce qu'on voulait lui voler son téléphone portable, Pedro tue accidentellement un gamin descendu des favélas. Craignant les représailles, son père ne réfléchit pas. Il prend son fils et fuit. Pour le gamin, inconscient et frondeur, son père est un faible qui a peur. Pour ce père désespéré, l'honneur n'a aucune importance, seule la vie de son fils compte. L'atmosphère de confrontation va progressivement laisser place à autre chose. A travers le récit d'une fuite pour échapper à un funeste destin, La Familia explore surtout une histoire d'amour filial, une histoire de reconnexion entre un père et son fils, une histoire d'amour. On y admire la sobriété dont fait preuve Córdova, qui s'exprime dans une épure laissant le cœur du film à vif, jamais recouvert par de grosses ficelles mélodramatiques ou par les artifices habituels du genre. Ici, seule compte la pureté du propos de fond abordé avec un regard réaliste et intimiste, sans recours au spectaculaire ou au mélo. Córdova se concentre sur son enchevêtrement de thèmes, une radiographie du Venezuela, la dangerosité du pays, la crise économique, la violence infantile, le déterminisme social, l'amour filial, l'éducation par le travail… En somme, il reste incessamment focalisé sur son point de rencontre entre une histoire personnelle mais emblématique, qui s'agite devant une toile de fond générale peignant un portrait sans concession du Venezuela d'aujourd'hui. Autant de thèmes qui se croisent sans jamais se parasiter et qui s'épousent les uns les autres avec grâce dans un film simple sur la forme mais riche dans le fond. Tout est fluide, les idées s'emboîtent, rien ne paraît forcé, preuve d'une écriture aussi subtile qu'intelligente et délicate. Dommage que le film tourne parfois un peu en rond et n'a pas toujours les idées pour se réinventer en cours de route, mais La Familia reste une œuvre coup de poing, portée par de fabuleux comédiens.

Nicolas Rieux

Le Monde

LA FAMILIA

●○○○ POURQUOI PAS

La Familia

Film vénézuélien de Gustavo Rondon Cordova (1h22).

Dans ce premier long-métrage, la violence mise en scène est celle d'un jeune adolescent de la banlieue de Caracas, qui tue un petit caïd. Le film esquisse le rapprochement qui s'opère, dans une fuite hors de portée de la vengeance annoncée, entre le garçon et son père. Une chronique âpre et oppressante, qui se tient au seuil du romanesque. ● **J. MA.**

LA FAMILIA

Filmer le drame vénézuélien à hauteur d'hommes dans La Familia

Dans le cadre, les corps sont transpirants, les habitations délabrées. La caméra à l'épaule et l'absence de musique appuient un traitement réaliste à la limite du documentaire au cœur des barres d'HLM dans la périphérie de Caracas. Pour le spectateur, le décor est fixé en quelques minutes : la Crise apparaît dans chaque coin d'immeubles à travers les pénuries de biens alimentaires et la violence.

Dans ce quartier vivent des êtres désenchantés, brutaux et vulgaires, à l'image de cette bande de gamins dans laquelle Pedro tue le temps. Le réalisateur a confié à Reggie Reyes le soin d'incarner à l'écran ce gosse au regard fiévreux et toujours défiant. Une attitude à la trop grande assurance qui rend difficile l'estimation de son âge, que seul son corps frêle trahit.

Fuir pour survivre

Pour son premier rôle à l'écran, l'acteur non professionnel envoûte par sa facilité à incarner la froideur et la lassitude d'un enfant devenu adulte trop vite. À ses côtés, on retrouve Giovanny García (El Amparo), père absent, perpétuellement inquiet, qui décide d'entraîner son fils en dehors des quartiers pour se protéger. Entre les deux hommes, autour desquels va se construire l'intrigue, jamais d'effusion de sentiments. Les rapports se font dans la force ou dans les silences d'une communication tronquée, les inquiétudes du fils trouvant pour seule réponse la lassitude d'un adulte autant dépassé que lui par un contexte dangereux.

Pour se protéger, la fuite est constante pour ces deux hommes. Fuir le danger du quartier d'abord, la pauvreté qui les rattrape ensuite. Et en quittant «el bloc», la périphérie, ils plongent ainsi dans une vie d'incertitude nomade. L'arrivée de Pedro en ville forme en ce sens une étape presque initiatique : il y découvre des quartiers différents du sien, où les Vénézuéliens qui luttent pour survivre servent littéralement les familles aisées. Il importe ainsi au réalisateur de nous rappeler qu'il existe encore des havres de paix et d'opulence à Caracas, comme autant d'îlots isolés dans une mer houleuse de destins fatigués.

Reconstruire une famille, reconstruire un pays

Mais c'est une parenthèse acide qui choque et accentue la réalité plus pressante : au Venezuela, tout est à reconstruire. La ville, comme en témoignent toutes ces habitations en travaux, mais aussi et surtout les familles, à la manière de celle formée par Pedro et Andrés. Pour Gustavo Rondón Córdova, la reconstruction du pays passe inévitablement par la recomposition d'un tissu familial : «La violence sociale, morale et économique est une conséquence politique. Si nous réussissons à ce que ce cercle de relations saines s'étende, c'est utopique mais on peut espérer que cela atteigne les politiques et qu'ensemble les individus créent une société moins hostile.» Si les problèmes de crise et de violence sont politiques, la volonté des hommes est pourtant la seule à pouvoir changer la situation.

Avec justesse, La Familia suit la construction d'une famille privée de figure féminine et maternelle. Dans leur tentative de fuite, le père et le fils comprennent le rôle essentiel que forme leur union même si elle conduit à un exil qui semble rester une fatalité indépassable. La performance des deux protagonistes est au rendez-vous et il la fallait juste pour rappeler au spectateur la puissance que jouent les destins individuels dans un pays depuis trop longtemps pris en otage par son actualité géopolitique.

Kévin SAINT-JEAN

Le nouvel Observateur

LA FAMILIA

LA FAMILIA

PAR GUSTAVO RONDÓN CÓRDOVA

Drame vénézuélien, avec Giovanni García, Reggie Reyes (1h22).

★★☆☆ A côté, les gosses de « Los Olvidados » de Buñuel sont des enfants de chœur. Dans un bidonville de Caracas, Pedro, 12 ans, joue les petits durs avec ses copains en attendant son père, Andrés, qui l'élève seul et cumule les jobs au noir. Lors d'une rixe, Pedro blesse grièvement le gamin d'une favela voisine et l'abandonne dans un état critique. Andrés, par peur des représailles, s'enfuit avec lui. Rares sont les films vénézuéliens à arriver jusqu'à nous. Celui-ci, le premier de son réalisateur, sélectionné à Cannes à la Semaine de la Critique, est un périple à la Dardenne filmé caméra à l'épaule. Il nous plonge dans la réalité miséreuse et la société à deux vitesses du pays de Maduro avec une urgence et une intensité qui se perdent dans l'esquisse sommaire du rapprochement père-fils.

N. S.

Le Canard enchaîné

LA FAMILIA

La familia

Dans un quartier populaire de Caracas, un garçon turbulent de 12 ans blesse mortellement un gamin qui le braque. Puis se cabre contre son père, qui, craignant une vengeance du clan adverse, lui impose de partir en cavale avec lui…

Ce film social tourné en 2017 par le Vénézuélien Gustavo Rondón Córdova a surtout l'avantage de montrer la misère et la violence dans les cités de Caracas. Sans rien enjoliver et sans verser dans l'héroïsme, avec ses personnages de père imparfait et de fils rebelle inconséquent. – **D. F.**

jeune cinéma

LA FAMILIA

Face au drame social, le réalisateur invente un dispositif scénique...
Des gosses jouent à cogner une balle contre un mur d'immeuble sur l'esplanade d'une cité ouvrière de la banlieue de Caracas.
Le vacarme assourdissant de la ville rend la scène brutale. Un jour, un des enfants meurt sous les coups d'un autre enfant, Pedro. Le sang coule dans la cité. Pedro et son père Andrès sont contraints de fuir la vengeance du clan de la cité. Fiction dramatique d'une escalade de la violence engendrée par la pauvreté, la crise économique, la corruption, la criminalité, qui gangrènent la société vénézuélienne, et ici, le destin brisé d'un père et de son fils meurtrier.
Gustavo Rondón Córdova met l'accent sur la relation père-fils après la tragédie, il capte ce qui les contraint à faire connaissance, à travers une certaine brutalité, pour s'accepter et vivre ensemble. Fragilisé, conscient de son geste irréfléchi, le fils s'enferme dans la culpabilité et doit faire face au mutisme sévère du père. Bruyant, au début, de vie et de mouvements, tourné caméra à l'épaule, le film devient silencieux et presque immobile. Le père et l'enfant sont en cavale, se font héberger ici et là, vivant difficilement de petits boulots.
Le réalisateur crée alors une sorte de territoire blanc : les travaux dans une maison vide aux murs enduits de plâtre, le linge blanc qui bat au vent, le matelas d'une blancheur immaculé, la lumière brillante et froide sur les visages blanchis, comme si l'espace de vie prenait une couleur sans fard, soudain dépouillée et nue, dans une vérité implacable.
Une vie normale serait-elle enfin possible ? Sortir à nouveau dans la ville sans en avoir peur, retrouver la confiance d'un père, travailler pour vivre, reconstruire une maison, autant de mirages pour les deux protagonistes, au jeu d'une rare authenticité.
Bien accueillie à la Semaine de la Critique en 2017, La familia est un premier long métrage d'une maîtrise remarquable. Face au drame social, le réalisateur invente un dispositif scénique, dans Caracas et à l'extérieur, une sorte d'espace mental vide dans lequel les personnages imaginent un nouvel avenir.

Gisèle Breteau Skira

VOCABLE

LA FAMILIA

Un portrait magistral de Caracas, plongée dans le chaos et la violence quotidienne.

Pedro, 12 ans vit dans la banlieue de Caracas, à cheval entre l'insouciance de l'enfance et la fascination pour les caïds des rues. Andrés, son père est souvent absent car il cumule les boulots pour joindre les deux bouts. Lors d'une bagarre avec un autre garçon, Pedro blesse ce dernier grièvement… Par crainte de représailles, Andrés emmène son fils dans les quartiers du centre-ville… Ce premier film brosse un portrait magistral de Caracas, plongée dans le chaos et la violence quotidienne. Ce premier film brosse aussi très justement la construction d'une relation père-fils.

LA FAMILIA

Ce film nous attrape par la peau du cou.
Quand un pays souffre, le cinéma invente le néo-réalisme. Ou le réinvente. La tragédie vénézuélienne contraint l'économie des tournages, oblige le fou qui veut encore faire du cinéma à réinventer un style pour rendre compte de la catastrophe. En 2015, à Venise, Lorenzo Vigas avait remporté le Lion d'Or pour ses Amants de Caracas, un premier film. Né en 1977, son compatriote Rondón Córdova, a eu lui aussi, pour ses débuts dans le long métrage, la reconnaissance des festivals (Biarritz, Karlovy Vary, la Semaine de la Critique). Du Voleur de bicyclette, demeure aujourd'hui la rencontre d'un père et d'un fils dans un monde de destruction. S'y ajoute la violence extrême des rues de Caracas, où les enfants tuent, où la Mafia terrorise, où la survie est la seule question. Tourné évidemment à la sauvage, ce film nous attrape par la peau du cou. Il nous traîne dans les rues d'une ville qui redeviendra peut-être un jour un lieu de vie, un endroit où on pourra déambuler calmement, en regardant sans crainte autour de soi. Cette façon de tourner, comme chez De Sica, oblige à montrer la ville en même temps que les personnages. Le paysage urbain, scruté par le cinéaste, n'existe qu'en arrière-plan, mais avec intensité. Comme chez De Sica, l'absence de la mère coïncide avec la douceur perdue, le père étant présent pour sauver ce qui est encore possible, malgré sa propre faiblesse. Sauver le regard et la lucidité, ce qui reste.

René Marx

L'EST RÉPUBLICAIN

LA FAMILIA

On aime passionnément : La Familia

C'est un film tout simple, et très beau. Un premier film, découvert il y a deux ans à La Semaine de la critique, section parallèle au festival de Cannes. Son réalisateur,Gustavo Rondón Córdova, vient d'un pays en crise, Le Venezuala, où il est difficile de faire du cinéma, et c'est un petit miracle que La Familia ait pu se monter et venir jusqu'à nous, après une tournée remarquée dans des festivals du monde entier. Gustavo Rondón Córdova a grandi à Caracas, et il met en scène, dans la capitale du Venezuela, la violence des enfants d'un quartier ouvrier. S'appuyant sur la réalité de la délinquance et criminalité juvéniles, il imagine un père qui sauve son fils de la descente aux enfers, après qu'il a blessé un de ses copains en jouant avec une arme. Ils s'enfuient, laissant la violence derrière eux. Dans un autre quartier, ils essaient de survivre, de réapprendre à vivre. Ce récit d'un père et son fils est l'histoire d'un amour plus grand que la mort. Vive la famille!